Ami du Clergé du 28 novembre 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — XXX. Les œuvres de miséricorde corporelle, 737.
Pour les dimanches de l'Avent. — II. La vie, 739.
Pour la fête de sainte Barbe. — La vaillance au service de Dieu, 743.
Pour la fête de S. Nicolas. — Un modèle pour la jeunesse, 747.
Cinq minutes d'Evangile. — Deuxième année. — I. *1er Dimanche de l'Avent :* Les trois avènements du Messie, 751. — *2e Dimanche :* Le miracle, 752.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XXX

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE CORPORELLE

Mes frères,

Lorsqu'on s'est abstenu des différents péchés : homicide, suicide, scandale, haine et désirs de vengeance, dont nous avons parlé et que défend le cinquième commandement, on n'a encore accompli que la moitié de ce précepte, car on n'en a observé que la partie négative.

Ce n'est pas assez de ne vouloir ni faire aucun mal à notre prochain, il faut encore l'aimer, c'est-à-dire exercer envers lui, selon les circonstances et les besoins, les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle. C'est sur les premières que nous allons fixer notre attention ce matin.

Les œuvres de miséricorde corporelle, leur nom l'indique, sont celles qui ont pour objet le bien physique du prochain. Elles consistent 1° à donner de la *nourriture* et des *vêtements* à ceux qui sont dans le dénuement, 2° à *loger* ceux qui n'ont point d'abri, 3° à *visiter* les malades et les prisonniers, 4° à *racheter* les captifs et enfin 5° à *ensevelir* les morts.

I

La première de ces œuvres est plus généralement connue sous le nom d'aumône. Les lois d'assistance votées en ces derniers temps, et chaque année plus nombreuses, nous font oublier le devoir de l'aumône. Ces lois, en venant en aide aux vieillards sans ressources, aux familles nombreuses, aux victimes d'accidents ou de chômage, suppriment ou atténuent évidemment bien des misères. Mais elles ne les suppriment pas toutes. On pourrait même se demander si, en encourageant l'imprévoyance de ceux qui en bénéficient, elles ne les multiplient point parfois. En tout cas, elles laissent un large champ d'action à notre générosité. Qu'est-ce que les quelques francs que verse le percepteur aux personnes inscrites sur les registres de l'Assistance ou du Bureau de bienfaisance, pour faire face, en ces temps de vie chère, à tous leurs besoins : aliments de première nécessité, vêtements, chaussures, bois, loyer peut-être ? Lorsqu'ils ont dépensé leur modeste allocation, que de choses leur manquent encore que vous pouvez facilement leur fournir !

Imitez ce qui se faisait autrefois en nos paroisses chrétiennes où l'on était si charitable pour les pauvres et les malheureux. Vous avez quelques restes de votre repas : portez-les, avec une parole aimable, à ce pauvre vieillard qui n'a peut-être pas de pain. — Vous avez des fruits en abondance : offrez-en quelques-uns à cette famille pauvre qui n'en a pas et regarde les vôtres d'un œil d'envie. — Vos vaches vous donnent chaque matin et chaque soir de pleins seaux de lait... Jadis, quand vous le vendiez à bas prix, vous en donniez volontiers de temps en temps un litre aux pauvres ; serez-vous moins généreux aujourd'hui, parce que vous le vendez très cher ? — Les habits ou les vêtements de vos enfants sont trop courts et ceux-ci n'ont malheureusement point de petits frères ni de petites sœurs qui puissent les porter après eux. Au lieu de les laisser inutiles dans votre armoire, pourquoi ne pas les donner à une famille pauvre et chargée d'enfants ? — C'est en hiver et le froid est rigoureux ; depuis longtemps la modeste provision de bois de tel miséreux que vous connaissez est épuisée. Donnez-lui, vous dont le bûcher est encore abondamment garni, quelques fagots et quelques morceaux de bois ; d'autres, entraînés par votre exemple, vous imiteront ; et vous permettrez ainsi à ce malheureux d'attendre les beaux jours sans tant souffrir. — Et que d'autres manières de faire l'aumône et de soulager les malheureux vous seront suggérées par votre charité, si elle est sincère et ingénieuse !

II

Une seconde œuvre de miséricorde consiste à *loger ceux qui sont sans abri.* C'est ce que faisait avec tant de générosité sainte Jeanne d'Arc, qui amenait sous le toit de ses parents tous les pauvres qu'elle rencontrait et même parfois leur cédait son lit. C'est ce que faisaient les parents du saint Curé d'Ars qui, parmi les pauvres qu'ils logèrent, eurent le bonheur d'abriter le saint mendiant Benoît Labre. C'est ce qu'on faisait jadis dans toutes les familles chrétiennes en faveur des pauvres ou des vagabonds de passage.

Les occasions d'exercer cette œuvre de miséricorde sont moins fréquentes aujourd'hui. Si cependant, parfois, quelque voyageur, quelque pèlerin accomplissant le vœu de se rendre à pied en un sanctuaire ou même simplement quelque pauvre frappe à votre porte à la tombée de la nuit, soyez prudents, sans doute, comme on doit l'être avec des personnes qu'on ne connaît pas, mais, sous cette réserve, accueillez-les et offrez-leur l'hospitalité pour la nuit.

Il n'y a pas que les voyageurs qui soient sans abri ; il se trouve parfois dans nos paroisses des pauvres, des vieillards qui n'ont ni logement ni ressources pour en louer un. Et cependant, les habitations ne manquent pas, dans nos campagnes du moins où tant de maisons sont inhabitées par suite

de la dépopulation ou de l'émigration dans les villes. Si vous en possédez une de ce genre que vous n'utilisez pas, pourquoi ne pas y recueillir gratuitement quelque pauvre de la paroisse ?

III

La miséricorde nous fait aussi un devoir de *visiter les malades et les prisonniers*. Vous ne pouvez guère le faire à l'égard de ces derniers, mais que d'occasions de visiter les malades ! Allez les voir de temps en temps pour leur donner une marque de sympathie et leur montrer que vous vous intéressez à leur santé ; allez les voir et passez quelques instants avec eux, si votre présence leur est agréable et ne les fatigue pas. Lorsqu'ils sont depuis de longues semaines, parfois de longs mois, retenus au lit ou à la chambre et comme séparés du monde, les malades sont si heureux de recevoir quelques visites, si reconnaissants envers ceux qui viennent s'entretenir avec eux et leur faire passer quelques bons instants !

Faites mieux encore : si l'état de ce malade est grave et nécessite des soins continuels, si les membres de sa famille ont déjà passé de nombreuses nuits à son chevet et n'ont personne pour les remplacer, offrez-leur vos services et passez vous-mêmes une nuit de temps en temps auprès de lui, afin de permettre à son entourage de prendre quelque repos. Vos obligés vous le rendront à l'occasion. C'est ainsi que les choses se passaient autrefois, quand la religion mieux pratiquée rendait les cœurs compatissants et faisait de la paroisse tout entière une grande famille. Si quelqu'un était malade, tous ses parents, tous ses amis, tous ses voisins se pressaient autour de son lit, s'intéressaient à son état et offraient leurs bons offices pour aider à le veiller et à le soigner. Restez fidèles à ces pieux usages, aimez à compatir mutuellement à vos peines et à vous entr'aider, surtout quand l'épreuve ou la maladie font leur apparition.

IV

Le *rachat des captifs* est une quatrième œuvre de miséricorde. Jadis, quand les pirates turcs sillonnaient la Méditerranée et y capturaient les vaisseaux chrétiens, quand, débarquant sur les côtes d'Italie, de France ou d'Espagne, ils y faisaient par milliers des prisonniers qu'ils emmenaient comme esclaves en pays musulmans, c'était un excellent acte de charité que de donner son or pour racheter et rendre à leurs familles ces pauvres captifs dont la foi et la vie couraient un si grand danger.

Aujourd'hui, ces horreurs ont pris fin, mais d'autres objets s'offrent à votre or libérateur. Il y a aujourd'hui encore des millions de pauvres infidèles qui gémissent dans les ténèbres de l'idolâtrie et sous le joug du démon. Donnez votre cotisation aux Œuvres catholiques qui travaillent à leur conversion. Que les mamans inscrivent leurs enfants dans celle de la Ste-Enfance, que les grandes personnes se fassent inscrire dans celle de la Propagation de la foi ou celle de S. Pierre apôtre : tous travailleront ainsi à racheter des âmes captives.

V

La cinquième œuvre de miséricorde corporelle consiste à *ensevelir les morts*. C'est ce que faisait le pieux Tobie au péril de sa vie, et l'archange Raphaël lui montra en ces termes combien cet acte de charité était agréable à Dieu : « Lorsque tu priais avec larmes et que tu donnais la sépulture aux morts, lorsque, quittant ton repas, tu cachais les morts dans ta maison pendant le jour et que tu les mettais en terre pendant la nuit, je présentais ta prière au Seigneur » (Tobie, XII, 12).

Acquittez-vous de ce pieux devoir, d'abord en faveur des membres de votre famille lorsque la mort vient vous prendre l'un d'entre eux. Remplissez-le pareillement en faveur de ceux pour lesquels on vous demande ce service. Offrez, à l'occasion, le drap qui servira de linceul aux pauvres ; assistez aux funérailles et, si l'on vous demande d'y remplir quelque fonction, comme de porter le corps du défunt ou un cierge à ses côtés, faites-le volontiers. Continuez d'honorer la dépouille mortelle de vos morts en prenant soin de la tombe où ils reposent et vous exercerez ainsi selon vos moyens cette œuvre de miséricorde.

* *

Comme je le disais en commençant, en notre siècle égoïste où chacun ne songe qu'à soi et à ses plaisirs, toutes ces œuvres sont délaissées d'un grand nombre. Sous prétexte que l'Etat pourvoit aux besoins des malheureux, on se croit dispensé d'y songer soi-même. Sans doute, ce que l'Etat donne, c'est vous-mêmes qui le donnez, puisque l'Etat n'a de ressources qu'en ce qu'il reçoit de vous, mais vous n'y avez aucun mérite parce que vous le faites forcément. De plus, malgré tous les secours officiels, la parole de Notre-Seigneur reste vraie : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » Et parmi les pauvres, il faut compter les personnes dans le besoin ou dans la peine.

Toujours, par conséquent, nous avons le devoir de leur venir en aide. L'exercice de ces œuvres de miséricorde n'est pas, en effet, facultatif et simplement de conseil, il est d'obligation : « Celui qui possède les biens de ce monde, dit l'apôtre S. Jean, et qui, voyant son frère dans la nécessité, lui ferme son cœur, comment la charité de Dieu demeurera-t-elle en lui ? Il ne suffit pas de dire que vous aimez votre prochain, il faut le lui prouver par vos actes » (I Jo., III, 18). — « Mon fils, dit de son côté le Sage, ne prive pas le pauvre de sa subsistance, ne fais pas attendre les yeux de l'indigent, n'afflige pas l'âme de celui qui a faim et n'aigris pas l'indigent dans sa détresse, n'irrite pas davantage un cœur exaspéré, ne diffère pas de donner au nécessiteux et ne lui donne pas occasion de te maudire, car s'il te maudit dans l'amertume de son âme, celui qui l'a fait, c.-à-d. Dieu, exaucera sa prière » (Eccli., XL, 1-6). — Le prophète Isaïe parle de même : « Partagez votre pain avec celui qui a faim et recueillez chez vous les malheureux sans asile ; lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le et ne

méprisez pas en lui votre propre chair » (Is., XLVIII, 7).

Sans doute, ce devoir de la charité n'oblige pas tout le monde ni toujours avec la même rigueur : cela dépend des ressources de chacun et de la nécessité plus ou moins grande dans laquelle se trouve le prochain. Il suffit que vous sachiez qu'il vous oblige, et que c'est surtout d'après la façon dont vous aurez pratiqué ces œuvres de miséricorde que vous serez jugés au tribunal de Dieu. Lorsque le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire, environné de ses anges, dit S. Mathieu, il s'assoiera sur son trône et, séparant les méchants d'avec les bons, il dira à ceux-ci : « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans abri et vous m'avez recueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, en prison et vous êtes venus à moi... En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait envers les pauvres, c'est à mon égard que vous l'avez fait » (Math., XXV, 31-40).

Puissions-nous tous mériter cette consolante sentence ! Ainsi soit-il.

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

II

LA VIE

Quæ est enim vita nostra ?
Qu'est-ce donc que notre vie ?
(Jac., IV, 15).

Mes frères,

Qu'est-ce que notre vie présente ? Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? Dans quel but Dieu nous a-t-il donné et nous conserve-t-il l'existence ? La vie dont nous sommes en possession est-elle un bien solide, durable, ou un don fragile et périssable ? Sommes-nous ici-bas pour y demeurer toujours ou seulement comme des voyageurs qui cheminent sans cesse vers leur patrie ? Sommes-nous ici-bas pour y goûter les douceurs de la paix et de la tranquillité ou au contraire pour y lutter contre des ennemis qui ne cessent de tendre des pièges et de livrer des assauts à notre vertu ? Sommes-nous sur cette terre pour y vivre dans les délices du repos ou au contraire dans les fatigues du travail et amasser les trésors de vertu que le souverain Juge veut trouver en nos mains, quand la mort nous amènera à son redoutable tribunal ?...

Voilà, m. f., des questions d'une importance capitale et dont la méditation sérieuse et approfondie exercera sur nos âmes une salutaire et décisive influence. En effet, si la vie présente n'est qu'un bien essentiellement fragile et éphémère, un bien qui chaque jour, malgré nous, nous échappe et sur lequel il nous est impossible de compter parce qu'il peut nous manquer à chaque instant, comment notre cœur s'y attacherait-il avec affection, aux dépens surtout de la vie éternelle que nous sommes appelés à passer au ciel ?

Si la vie présente n'est qu'un acheminement vers une autre vie plus parfaite ; si, loin d'avoir ici-bas une demeure permanente, nous sommes des exilés sur les chemins qui mènent à la patrie ; quel soin ne devons-nous pas apporter, non seulement à ne pas nous égarer hors de cette voie, mais encore à progresser constamment, dans la crainte que la fin de notre vie ne nous surprenne loin du terme que nous devons nécessairement atteindre pour être heureux !

Si la vie présente est un temps de lutte et de combat ; si nous sommes sur la terre comme des soldats sur un champ de bataille ; si le monde et le démon, plus furieux que des lions rugissants, rôdent sans cesse autour de notre âme pour la dévorer, ne devons-nous pas, chaque jour, être armés et vigilants, pour repousser victorieusement les attaques de ces dangereux ennemis ?

Enfin, si la vie présente est un temps que Dieu nous donne pour faire fructifier sa grâce, pour parer notre âme de vertus et mériter la récompense éternelle du serviteur diligent, notre devoir imprescriptible n'est-il pas de travailler de toutes nos forces à atteindre ce résultat ?

Interrogeons la Sainte Ecriture ; que nous dit-elle ? D'abord que la vie présente, considérée en elle-même et au simple point de vue naturel, est de *peu de valeur* parce qu'elle est *courte, fragile* et *tourmentée par beaucoup de peines et d'ennuis.* — En second lieu la vie présente, considérée dans ses résultats et au point de vue surnaturel, est *d'une souveraine importance* parce qu'elle est à la fois le chemin qui nous mène au ciel ou à l'enfer, le théâtre d'une lutte acharnée dont nous devons sortir victorieux, et un temps précieux que nous devons mettre à profit.

Durant quelques instants, considérons la vie sous ces différents aspects.

I

La vie présente est essentiellement *courte et fugitive.* Est-il nécessaire de démontrer cette vérité et de confirmer le témoignage de la nature par celui du Saint-Esprit ? Chaque jour, en effet, se déroule sous nos yeux le spectacle d'une vie qui commence et d'une vie qui finit, le spectacle d'un petit enfant qui vagit en apparaissant à la lumière de ce monde et d'un vieillard qui se lamente sur le lit de douleur qui va bientôt devenir sa couche funèbre, le spectacle d'une génération qui s'éteint et d'une génération qui s'élève. Cette famille se réjouit devant le berceau d'un nouveau-né, et sa joie fait écho aux sanglots qu'une autre exhale autour d'un tombeau. Le prêtre bénit alternativement l'entrée d'un homme en ce monde et l'entrée d'un homme dans l'éternité.

C'est là un fait que chaque jour reproduit, un fait qu'il semble superflu de rappeler et que, pourtant, nous ne pourrons jamais assez redire... Quel est en effet celui d'entre nous qui ne se représente pas sa vie comme très longue et pour ainsi dire in-

terminable ? Ah ! oui, ils sont peu nombreux ceux qui comptent avoir un chiffre restreint d'années à passer sur la terre, ceux qui n'espèrent pas terminer heureusement les entreprises qu'ils ont commencées, ceux qui ne se flattent pas de recueillir, dans un avenir lointain peut-être, mais assuré, les fruits de leurs fatigues et de leurs sueurs.

Hélas ! m. f., n'entendez-vous pas, là, tout près de vous, les pas de la mort qui vous poursuit ? N'entendez-vous pas la voix de ces enfants nés hier ou aujourd'hui, et dont chacun, à mesure qu'il grandit et qu'il s'avance dans la vie, semble vous dire : « Vous avez assez vécu, retirez-vous, faites-nous place. A nous maintenant d'occuper la terre, d'habiter dans vos maisons, de jouir de vos biens, de remplir vos fonctions. »

Nous voyons passer devant nous et disparaître petit à petit la génération qui nous a précédés. Ainsi, d'autres nous verront passer qui donneront à leurs successeurs le même spectacle. O mon Dieu ! que les limites de ma vie sont étroites ! « Si je regarde en arrière, disait Bossuet, quel espace infini où je ne suis pas encore ! Si je regarde en avant, quelle suite effroyable d'années et de siècles où je ne suis plus ! Vraiment j'occupe peu de place dans cet immense abîme du temps ! »

Oui, m. f., notre vie est bien courte, puisque quelques années la mesurent. « Seigneur, mon Dieu, s'écriait autrefois le saint roi David, vous êtes toujours éternel, toujours à l'abri des vicissitudes du changement, et voici que vous avez fait mes jours mesurables et que ma substance n'est rien devant vous. » Il est en effet bien facile de mesurer une vie humaine, même la plus longue ; il est bien facile de déterminer les points extrêmes qui lui serviront de limites. « Nous voyons nos années, disait encore David, s'évanouir comme un son léger. Nos jours s'élèvent à soixante-dix ans, et dans leur pleine mesure à quatre-vingts ans, et leur splendeur n'est que peine et misère, car ils passent vite et nous nous envolons » (Ps. LXXXIX, 9-10).

D'ailleurs, qu'importent quelques années de plus ou de moins ? Relativement à l'éternité, tout ce qui commence et finit est moins qu'un grain de sable devant une montagne.

La vie de l'homme sur la terre n'est pas seulement courte, elle est encore *fragile,* si fragile que nous pouvons la voir se détruire à chaque instant.

Ecoutez ces funèbres lamentations tombées autrefois des lèvres d'un grand roi que la maladie avait prématurément conduit sur le bord de la tombe : « Ma vie touche à peine au milieu de sa course, disait-il, et me voilà déjà aux portes du tombeau. J'ai cherché le reste des années que j'avais encore à vivre... vains efforts ! Je ne verrai plus ni le temple du Dieu vivant ni les hommes, parmi les habitants du silencieux séjour. Tandis que je tissais la trame de mes jours, la mort en coupe impitoyablement le fil » (Is., XXXVIII, 11-12).

En entendant ces paroles, m. f., ne vous semble-t-il pas écouter l'histoire de vos parents, de vos amis que la mort a brusquement jetés dans l'éternité ? Et qui sait si cette histoire ne sera pas la nôtre, un jour ? Nous sommes pleins de vie aujourd'hui, c'est vrai,... le serons-nous demain ? Qui pourrait nous l'assurer ? Car, suivant le langage de l'Ecriture, la vie de l'homme sur la terre est pareille à la fleur tendre et délicate qu'un même jour voit naître, languir, s'effeuiller et mourir ; la vie de l'homme est pareille au fragile nuage que le moindre souffle dissipe et dont on cherche vainement les traces dans la partie du firmament où on l'avait un moment aperçu ; la vie de l'homme est pareille à la feuille légère que le vent soulève et emporte dans toutes les directions.

Vous le voyez, m. f., notre vie est courte, elle est fragile ; j'ajoute qu'elle *est tourmentée par mille inquiétudes.*

Lorsque le patriarche Jacob se présenta devant le roi Pharaon, ce monarque l'interrogea sur son âge. « Il y a cent-vingt ans, répondit le vieillard, que je suis voyageur sur la terre ; mes jours ont été courts et mauvais... et ils n'ont point égalé ceux de mes pères. »

Mes jours ont été courts et mauvais ! Quel homme pourrait se dispenser de faire cet aveu ? Chacun dans son état, si heureux qu'en paraisse la destinée, trouve des amertumes qui en contrebalancent toujours les plaisirs. David était roi ; que nous dit-il ? « Ma vie s'est écoulée dans la douleur et mes années dans les gémissements. » Job était riche ; que nous dit-il ? « La vie m'est à dégoût, tant est lourd le poids des misères qui m'accablent journellement. » Si l'obscurité a ses humiliations et ses mépris, l'honneur et la gloire ont leurs assujettissements et leurs mortelles jalousies. Comme la demeure du pauvre, le palais du riche est le siège de cruels chagrins.

S'il en est ainsi, la simple raison nous commande de ne pas sacrifier les joies éternelles, les joies infinies que nous goûterons au ciel, aux quelques plaisirs passagers et fragiles que nous offre la terre.

Durant l'horrible persécution que subirent les Juifs de la part de l'impie Antiochus, un vieillard recommandable par sa probité, sa fortune et les services nombreux qu'il avait rendus, fut traîné par les bourreaux devant un autel où ils voulaient le contraindre d'offrir un sacrifice aux fausses divinités. Mais lui, nous dit la Sainte Ecriture, préférant une mort glorieuse à une vie déshonorée, n'accepta pas de prolonger son existence terrestre en souillant son âme. Et, en effet, cette vie qui nous échappe fatalement et plus tôt que nous ne le pensons, mérite-t-elle que nous lui sacrifiions notre bonheur éternel ?

Vous connaissez l'histoire émouvante des quarante martyrs de Sébaste. Exposés durant une froide nuit d'hiver sur l'eau glacée d'un étang, parce qu'ils ne consentaient pas à renier Jésus-Christ et sa religion sainte, ces vaillants confesseurs de la foi s'encourageaient à supporter généreusement leurs souffrances. Tout à coup, l'un d'entre eux, vaincu par ce cruel martyre, se lève et court se plonger dans un bain d'eau tiède que les bourreaux avaient préparé, en prévision de quelque apostasie. Mais il y entrait à peine qu'il passa des douleurs de la vie présente aux

douleurs sans adoucissement de l'éternité. Le malheureux ! qu'avait-il gagné à préférer la vie de la terre à celle du ciel ?

Comme conclusion de ce que nous venons de dire, je vous répéterai, avec S. Jean, le disciple bien-aimé : « Ne vous attachez pas à cette vie qui passe ; n'aimez pas le monde et les biens de ce monde. »

II

La Sainte Ecriture, qui nous apprend à mépriser la vie présente à cause de sa brièveté, de sa fragilité et de ses inquiétudes, nous enseigne toutefois que, sous d'autres rapports, elle est *d'une souveraine importance* : « Mon fils, nous dit-elle, utilise précieusement le temps. » C'est que du temps dépend l'éternité, et la vie de la terre est le chemin qui conduit à la vie éternellement heureuse ou malheureuse.

Les prophètes et plus particulièrement Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Evangile, aiment à nous représenter la vie comme une route à double issue : l'une qui donne accès au ciel, l'autre qui s'ouvre sur l'enfer. Dès lors, prenons garde de nous tromper. Prenons garde de nous engager sur le sentier qui paraît droit et sûr à celui qui le suit, mais qui aboutit aux abîmes. La vie est un voyage, mais un voyage qu'on ne fait qu'une fois. Se tromper de chemin, c'est se perdre pour toujours. Eternel est le feu de l'enfer, disait S. Augustin, éternel le bonheur du ciel. L'un et l'autre dépendent de la mort, la mort dépend de la vie... et la vie dépend d'un moment ! Choisissez, mais ne vous trompez pas, car les conséquences de cette mort unique, de cette vie unique, sont éternelles.

Mais à quel signe reconnaître la bonne voie ?

Ecoutons N.-S. Jésus-Christ dans son Evangile : « Efforcez-vous, dit-il, d'entrer par la porte étroite, car la porte large, spacieuse et fréquentée par une foule immense, est celle qui donne accès à la perdition ; au contraire, la porte étroite, qui est celle du ciel, est précédée par un sentier rude et solitaire. » Vous l'entendez, nous dit S. Ambroise, il y a deux voies : l'une que suivent les justes, et l'autre les pécheurs ; l'une de la vertu et l'autre de l'iniquité. La voie que suivent les justes est étroite, celle des impies est large ; sur la première la vertu nous expose ses rigueurs, sur la seconde le vice s'étale sans entraves. — La voie qui conduit au ciel est l'observation intégrale des commandements de Dieu et de l'Eglise, la pureté du cœur, le détachement de la terre, la pratique de toutes les vertus. La voie qui conduit à l'enfer s'appelle la désobéissance aux lois de Dieu et de son Eglise, la satisfaction sans scrupules des sens et des passions.

M. f., quelle est celle que nous suivons ? Cette question n'est pas inutile, loin de là. Notre-Seigneur, en effet, nous dit : « Peu d'âmes trouvent et suivent la voie qui mène à la vie. » Par conséquent, que le chrétien sage et désireux de s'occuper du salut de son âme, s'engage dans la voie étroite. Les justes forment le petit troupeau dont parle l'Evangile.

S. Jean Chrysostome disait autrefois aux fidèles d'Antioche, peut-être non sans quelque exagération : « Combien croyez-vous qu'il y ait de justes dans cette populeuse cité qui compte dans ses murs plus de cent mille habitants ? Je ne le dis qu'à contre-cœur, je le dirai cependant pour votre instruction, peut-être n'en trouveriez-vous pas cent. Car quelle inclination au mal ne remarquez-vous pas dans la jeunesse, et quelle désolante apathie dans la vieillesse ? » Admettons que le saint Docteur envisage la situation avec pessimisme et que le peuple chrétien d'aujourd'hui compte un plus grand nombre de justes. N'est-il pas vrai cependant qu'à l'époque actuelle le nombre des hommes et des femmes vraiment dignes du titre de chrétien est relativement restreint ; que l'immense majorité des fidèles seraient ensevelis dans l'enfer si la mort les frappait subitement ? Par conséquent, vous ne devez pas suivre la voie, les exemples, les maximes du grand nombre, de ceux qui marchent sans souci des préceptes du Décalogue et de ceux de l'Eglise qui en sont le complément.

Mais *quelle lumière* vous éclairera, afin que vous ne vous égariez jamais hors de cette voie, qui est à la fois rocailleuse et étroite ? La parole de Dieu : voilà votre seul guide, votre seule lumière. « Seigneur, s'écriait David, votre parole est le flambeau qui dirige mes pas. » Cette parole, les ministres de Jésus-Christ vous l'annoncent et elle est vraiment pour tous ceux qui l'écoutent une parole de vie. Cette lumière, ce seront encore les exemples et la vie du Sauveur. « Celui qui me suit, dit-il, ne marche pas dans les ténèbres : je suis la voie, la vérité et la vie. »

Une *nourriture* vous est pareillement indispensable, pour réparer les forces qu'épuisent des efforts continus. Cette nourriture, ce sera la prière qui nous attire le secours du ciel, ce sera surtout la Sainte Eucharistie. A toutes les âmes qui s'arrêtent, haletantes et épuisées, Notre-Seigneur répète, comme l'ange au prophète Elie : « Lève-toi et mange, car il te reste encore un long trajet à fournir. » Approchez donc de l'autel du Dieu vivant, vous y retrouverez la vigueur de la première jeunesse. Agenouillez-vous à la Table eucharistique, vous y recevrez le pain des forts.

Il y a enfin un *stimulant* pour vous exciter, non seulement à demeurer dans cette voie, mais encore à y marcher d'un pas toujours plus rapide. Ce stimulant, c'est d'abord la considération de cet amour infini que Notre-Seigneur ne cesse de nous témoigner. L'histoire raconte qu'un saint cheminait, durant une nuit froide d'hiver, à travers la neige, en compagnie d'un jeune adolescent, son disciple. Celui-ci, transi de froid, se plaignait avec larmes des souffrances qu'il endurait. « Ne pleure pas, lui dit le saint, mets seulement tes pieds dans la trace des miens. » Le jeune homme obéit et, à l'instant, il éprouva dans tous ses membres une douce sensation de chaleur. M. f., en parcourant le rude sentier de la vertu, considérez souvent l'amour de Jésus pour vous, ses souffrances, sa mort, et vous

verrez comme par enchantement s'effacer les aspérités de la route.

Dites-vous souvent : Dieu me regarde, il compte chacun de mes pas dans la voie du bien, c'est-à-dire chacune de mes actions vertueuses ; il compte aussi chacune de mes chutes, chacun de mes écarts, c'est-à-dire chacun de mes actes répréhensibles. Ames pieuses qui méditez sur vos devoirs de chrétiens, persuadez-vous bien que Dieu est au terme de ce chemin de la vertu que vous vous efforcez de suivre ; il vous tend les bras, il vous offre son ciel. S'il est dur de marcher actuellement dans la voie étroite, il sera doux, un jour, de régner sur un trône de gloire et de chanter, avec les anges et les saints du paradis, le cantique du bonheur sans fin. Comment cette considération n'adoucirait-elle pas vos fatigues ?

Ecoutez la parole de S. Paul qui crie à tous les chrétiens : « Personne ne sera couronné s'il n'a vaillamment combattu. » Cette parole nous présente encore un des aspects sous lesquels nous devons considérer notre existence sur la terre. Qu'est-ce que notre vie ? — Un combat, nous répond l'Ecriture : « *Militia est vita hominis super terram.* » La terre est non seulement le chemin qui mène à l'éternité, mais encore un champ de bataille. Si Dieu a ordonné à ses anges de nous garder, de nous protéger, de nous défendre, Satan aussi a commandé à ses infernales légions de nous harceler de leurs incessantes attaques. Sans doute, c'est une situation très critique que de se trouver sur un sentier étroit, en face d'un ennemi puissant qui fait tous ses efforts pour nous perdre. N'est-ce pas là notre situation sur la terre ? Le démon ne peut supporter, dans l'excès de sa mortelle jalousie, que nous goûtions éternellement au ciel les joies dont son fol orgueil l'a dépouillé. Il ne peut supporter que nous prenions place sur le trône dont il a été dépossédé. Il s'avance donc vers nous, suivant le mot de l'Ecriture, enflammé d'une grande colère ; il vient, entraînant à sa suite une phalange serrée d'auxiliaires non moins déterminés.

Dans cette lutte, le démon n'est pas notre seul adversaire : il nous faut aussi combattre les criminelles convoitises de la chair.

Lorsque S. Augustin, revenu à Dieu et à sa mère, se résolut enfin à secouer ce joug d'affections désordonnées qui, trop longtemps, avaient possédé et avili son âme, il entendait, nous dit-il lui-même dans ses *Confessions*, les voix tumultueuses de ses passions qui lui criaient : « Tu peux nous abandonner, mais nous, nous ne t'abandonnerons pas. » Hélas ! m. f., nos ennemis ne nous abandonnent pas quand nous les fuyons. Gagnez la solitude la plus reculée, vos passions vous y suivront : toujours vous sentirez s'élever en vous l'orgueil, l'envie, la luxure, la nonchalance dans le bien. Loin de nous abandonner, elles s'attachent à nous comme l'ombre au corps, et jusqu'à notre dernier soupir se vérifie la parole de la Sainte Ecriture : « La chair se révolte contre l'esprit. »

Il faut bien le dire, parmi tant d'ennemis, le plus à craindre, celui contre lequel nous avons le plus douloureusement à combattre, c'est notre cœur. Que de fois, au milieu de nos luttes pour la pratique de la vertu, n'avons-nous pas eu à répéter avec David : « Mon cœur, devenu le complice de mes ennemis, m'a abandonné ! » Tout à l'heure, nous parlions de la rapidité avec laquelle la vie nous échappe. Notre cœur est plus mobile et plus instable encore. Que d'âmes chrétiennes commencent la journée par une communion fervente... et la terminent en état de péché mortel ! Comment s'est opéré ce revirement ? Ils ont été saisis par la fascination d'un regard, la sympathie d'une parole, le charme d'un souvenir, l'éblouissement d'un rêve rapide comme l'éclair, le mirage d'une illusion... et leur cœur les a trahis et abandonnés.

Ne nous étonnons pas d'une pareille condition, si pénible à première vue. S. Paul nous en donne une explication bien capable de nous la faire accepter avec joie : « *Nemo coronabitur, nisi legitime certaverit.* Personne ne sera couronné s'il n'a combattu selon les règles » (II Tim., II, 5). Cette considération doit nous rendre la vie présente souverainement précieuse et importante. Quiconque ne sort pas vainqueur de la lutte gémira durant toute l'éternité dans les tortures d'un supplice sans adoucissement ; quiconque aura remporté la victoire tressaillera éternellement au sein des délices infinis.

Est-ce ainsi que nous considérons la vie ? Nous disons-nous souvent que nous sommes ici-bas pour lutter contre le démon et contre nos passions, et non pas pour écouter leurs voix et céder à leurs suggestions ? Nous disons-nous souvent que nous y sommes pour travailler, et non pas pour nous endormir dans les délices du repos ?

Cette lutte de tous les jours et de toutes les heures dont nous venons de nous entretenir n'est pas, en effet, notre unique occupation sur la terre. Vous connaissez sans doute cette comparaison familière que Notre-Seigneur rappelait fréquemment à ses disciples : « Le Royaume des cieux est semblable à un négociant en quête de pierres précieuses. S'il en trouve une, il vend aussitôt tout ce qu'il possède afin de l'acquérir. » — Nous sommes ici-bas pour acquérir le ciel par l'accomplissement des bonnes œuvres. Notre vie ne doit pas s'écouler dans l'oisiveté et dans l'inaction : à tous Dieu nous dit : « Allez travailler à ma vigne. » Cette vigne, c'est notre âme. Arrachez-en toutes les mauvaises herbes, c'est-à-dire toutes les inclinations vicieuses ; couvrez-la de plantes fertiles, c'est-à-dire ornez-la de vertus ; travaillez-la sans relâche ; plantez, arrosez, prévenez toute incursion de la part des ennemis de votre salut.

La vie nous est donnée pour faire fructifier les talents que le divin Maître nous a confiés. La vie est un négoce ; l'objet de ce négoce, c'est le ciel ; la monnaie pour le payer, ce sont les bonnes œuvres.

* *

Un homme riche, raconte l'Evangile, se rendit dans un pays lointain. Avant son départ, appelant ses serviteurs, il leur confia à chacun une partie de sa fortune. « Faites-la fructifier, leur recommanda-

t-il, à mon retour je vous en demanderai compte. » Des années s'écoulent, le maître revient enfin et fait comparaître devant lui ses serviteurs. Vous connaissez la réponse qu'il fait aux serviteurs fidèles ; vous connaissez aussi le châtiment qu'il inflige à celui qui avait laissé son talent improductif. « Voici, disait ce dernier, voici le talent que vous m'avez confié, je l'ai gardé religieusement, car je sais que vous êtes un maître sévère, aimant à moissonner ce que vous n'avez pas semé. » — « Mauvais serviteur, reprend le maître courroucé, ces paroles sont ta condamnation. Tu sais que j'aime à recueillir le fruit de mes biens, dès lors pourquoi n'as-tu pas fait fructifier le talent que je t'avais confié ? »

Ce maître, c'est Notre-Seigneur qui est monté au ciel pour prendre possession de son royaume, et qui reviendra au jour du jugement nous demander compte des grâces dont il nous a établis dépositaires. « Je t'ai donné mon Evangile, nous dira-t-il, je t'ai donné l'Eucharistie, je t'ai donné l'Eglise, je t'ai donné de bonnes inspirations ; quel fruit en as-tu retiré ? » — Que répondrons-nous ? N'avons-nous pas oublié, trop souvent, que le châtiment du serviteur paresseux sera aussi terrible que celui du serviteur infidèle ? De l'un et de l'autre il est dit : « Jetez-le dans les ténèbres extérieures, dans le séjour des pleurs et des grincements de dents. »

De grâce, m. f., tant que la miséricorde divine nous conserve sur la terre, ne gaspillons pas un temps si précieux. Employons utilement chacune de ces minutes qui nous échappent sans retour. Un jour viendra peut-être où nous désirerons retrouver une seule d'entre elles, et elle nous sera refusée. « Pendant que nous en avons le temps, dit S. Paul, faisons le bien, » afin de mériter la récompense du bon et fidèle serviteur. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE BARBE

Patronne des artilleurs, des pompiers et des mineurs

(4 décembre)

LA VAILLANCE AU SERVICE DE DIEU

Mes bien chers amis,

Parmi toutes les merveilles du christianisme, il en est une qui doit retenir ce matin notre attention toute spéciale : si étrange que cela vous paraisse, c'est l'œuvre inouïe de la réhabilitation de la femme. Jusqu'à ce que N.-S. Jésus-Christ ait promulgué sa doctrine de liberté sainte et de fraternelle charité, les hommes n'avaient considéré les compagnes de leur vie que comme des domestiques, des sujettes et, pis que cela, des esclaves que l'on peut accabler de travaux et de coups, sur qui on possède le droit de vie et de mort. Il a fallu l'avènement du Messie pour apprendre au monde renouvelé que la femme a une âme comme l'homme, qu'elle possède des droits analogues aux siens et qu'en retour de la déférence et de la soumission qu'elle lui doit — d'une façon générale, — il est tenu de la respecter, de la soutenir et de la vénérer parfois.

Si, il y a deux mille ans, un de ces mages qui prétendaient lire dans l'avenir avait annoncé notre réunion de ce jour, personne n'eût voulu le croire. Comment ! Des hommes qui s'assemblent pour rendre hommage à la mémoire d'une jeune fille disparue depuis quinze siècles ! Comment ! les soldats les plus redoutables, les artilleurs qui ravagent des régions entières, qui sèment la mort et l'épouvante à de formidables distances ; les mineurs qui s'attaquent audacieusement aux rudes secrets de l'intérieur du globe ; les pompiers habitués à vaincre les fureurs du feu, tout ce qui représente ici-bas la force, la domination, la victoire, tout cela s'incline devant la faiblesse d'une petite vierge, tout cela place sa puissance sous le patronage d'une enfant ! Cela eût paru, jadis, inconcevable. Et tout cela est réalisé par l'incommensurable pouvoir du Christ.

Car, si nous unissons ce matin nos prières autour d'un autel illuminé, ce n'est pas pour célébrer vos propres triomphes : c'est pour acclamer celle que, depuis des siècles, nos prédécesseurs ont choisie pour leur médiatrice et leur patronne ; c'est pour fêter cette sainte Barbe, que vous avez su faire vôtre et qui, du haut du ciel, se plaît à vous bénir. Il ne faudrait pas, cependant, que votre affectueux respect pour elle demeure stérile et platonique. Ce serait mal l'honorer que de se borner à de vaines formules ou à des démonstrations purement extérieures. Ce qui lui plaît par-dessus tout, c'est de nous voir faire un effort pour imiter les fortes vertus dont elle sut, jadis, donner l'exemple. Et ce sera pour lui être plus agréables que nous allons réfléchir un moment sur le modèle de sa vie et les sublimes leçons qui s'en dégagent pour chacun de nous.

I

D'après une tradition fort vénérable, Barbe était fille de soldat [1]. Cela suffirait déjà pour la classer dans votre vaillante famille. Son père, Alype, était centurion dans une légion romaine — à peu près ce que l'on nommerait, de nos jours, un capitaine. Il avait fait presque toute sa carrière sur ces frontières d'Orient, où la souveraineté de l'Empire allait s'affaiblissant peu à peu, en se brisant contre un mystérieux inconnu. Dans ces contrées lointaines et prestigieuses, il avait lié des relations avec d'étranges personnages : des devins qui lui avaient révélé les arcanes interdits au vulgaire, des fakirs qui lui avaient communiqué des recettes ingénieuses et terribles pour mettre à mal ses ennemis.

[1] Une autre légende, tirée d'un antique *Diario*, signale sainte Barbe comme fille de Dioscore, citoyen de Nicomédie, qui, pour la punir de s'être convertie à la foi chrétienne, lui trancha lui-même la tête, aux environs de l'an 235. Dieu punit aussitôt le criminel païen en le pulvérisant sous les éclats de la foudre. Ce qui explique le patronage de la Sainte sur toutes les corporations qui manœuvrent le feu et les explosifs. — On peut choisir entre cette version et celle que nous croyons devoir donner dans le texte : l'une et l'autre de ces traditions ont, à leur appui, des auteurs et des références. Elles sont rapportées toutes deux dans la revue *Rome*, année 1908, nº 1 (janvier), pages 27-28. (Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e).

Lorsqu'il commença à se voûter sous le poids de l'équipement militaire, Alype eut le nostalgique regret de son Afrique natale, de sa cité d'Hippone qu'il voulut revoir avant de mourir. Là-bas l'attendait sa jeune fille, joie de ses yeux et trésor de son âme, près de qui, paternellement, il voulait se préparer à mourir. Cette enfant n'était pas seulement bonne : elle était prédestinée de Dieu. Le grand évêque du pays, Augustin, avait daigné la former lui-même aux austérités de la foi, aux pratiques de la vertu.

A l'école de son vieux père, elle apprit les sciences, alors occultes, qu'Alype tenait de l'Orient. Elle ne s'en servit pas pour briller aux regards d'un monde dont, toute jeune, elle avait déjà sondé le lamentable néant. Dans le laboratoire familial, elle s'initiait à la composition de ce produit qu'on appelait la « neige indienne » et qui fut sans doute le précurseur du feu grégeois, l'ancêtre lointain de vos poudres actuelles et de vos formidables explosifs. Elle s'y intéressait, sans doute, car Dieu l'avait douée de sagesse ; ce n'était pour elle, néanmoins, qu'une occupation secondaire. Un autre amour chantait en elle : non point l'amour des bonheurs fugaces, des unions même légitimes, qui s'achèvent trop souvent en désillusions et en regrets ; quand un jeune homme venait lui offrir ses respects, en lui laissant sous-entendre autre chose, vite elle détournait la tête. Une seule affection la brûlait, un seul désir enflammait son âme ardente : l'amour du Seigneur Jésus.

Son père, malaisément, dut se résigner à cette vocation sublime. L'ancien soldat conduisit lui-même sa fille dans un couvent où on lui coupa les cheveux, où elle se prosterna sous l'obéissance de la règle. Et il sembla que désormais tout fût dit ici-bas pour la moniale Barbe, dont on ne devait plus entendre parler.

Mais le Seigneur a ses desseins qui déroutent les combinaisons humaines. Tandis que, dans la paix silencieuse de leur cloître, les religieuses priaient en travaillant, des rumeurs menaçantes grondaient, toujours plus fortes, au dehors. Après avoir ravagé l'Europe, les Vandales avaient déferlé sur le nord africain, si riche alors de civilisation somptueuse. L'invasion encerclait peu à peu la petite ville d'Hippone ; on entendait déjà hennir au loin les chevaux des Barbares, et chaque soir l'horizon s'empourprait sous le reflet des incendies.

Affolés, mais non découragés, les citoyens s'étaient faits soldats, afin de pourvoir à la défense de leur patrie, de restaurer les fortifications en ruines, de repousser les assauts imminents. Dans ces conjonctures, le vieil Alype, redevenu chef à l'heure du péril, eut besoin du concours de sa fille. Il s'en alla frapper à la porte du monastère, et Barbe revint au cœur de la place pour utiliser en vue du salut commun son étonnante science d'ingénieur.

L'attaque ne pouvait tarder. Elle se produisit, formidable. Mais tandis que les assaillants se ruaient, dans leur bravoure fougueuse, contre les murailles qui les défiaient, là-haut, au sommet des remparts, une fille, une vierge, une nonne, faisait verser sur eux des fleuves de flammes, illuminait de feux soudains les recoins obscurs où se préparent les embuscades, inventait des machines balistiques qui déjouaient tous leurs efforts. Dans un combat, Alype trouva la mort, et Barbe, cette enfant de vingt ans, se trouva seule chargée de la direction de la défense.

Alors son énergie se multiplia, au fur et à mesure que croissaient les nécessités et les périls. Les rudes vétérans pleuraient d'admiration devant cette fillette qui semblait ne connaître ni le péril, ni la fatigue, qui prévoyait les projets hostiles, qui forgeait en quelques instants des moyens nouveaux de les contrebattre, qui possédait non seulement le courage des vieux légionnaires, mais aussi une sagesse inspirée et une bonté ineffable pour les malheureux, pour les moribonds. Les désastres, pourtant, se succédaient ; un à un les retranchements tombaient aux mains de l'ennemi, et l'implacable cercle d'airain se resserrait autour de la cité.

Un nouveau malheur éclata : l'évêque, le défenseur du pays, l'âme de la résistance, le chef autour de qui se ralliaient toutes les volontés et tous les cœurs, le saint évêque Augustin s'envola vers le ciel, en remerciant Dieu de ne pas voir l'ennemi pénétrer dans Hippone. Hélas ! la ville démantelée, affamée, agonisante, ne devait pas survivre à son pontife. Après quatorze mois de siège, elle laissa ses portes s'entr'ouvrir, et le flot des Vandales se rua sur cette victime pantelante.

Sainte Barbe comprit que tout était bien fini, que l'échéance affreuse était survenue. Sans un vain regret, sans une larme, elle reprit le chemin de son cloître, tandis que les Barbares furieux incendiaient et pillaient les demeures, massacraient les vieillards et les enfants, emmenaient les femmes en esclavage. La jeune vierge réunit autour d'elle les pauvres moniales éplorées ; elle leur communiqua ses craintes au sujet des éventualités prochaines ; elle leur fit partager sa farouche et sainte résolution. Puis, lorsque les Vandales enivrés vinrent battre les murs du monastère, lorsqu'ils pénétrèrent dans l'enceinte sacrée du couvent, elle fit un signe, un seul. Aussitôt une terrible explosion ébranla le bâtiment entier ; l'édifice s'effondra sur les envahisseurs comme sur les victimes. Et Barbe mourut joyeusement avec ses compagnes héroïques, préférant l'immolation cruelle au sacrifice de sa virginité.

Elle était tombée pour sa patrie et pour son Dieu. Si son pays, depuis longtemps désert, a presque perdu son souvenir, Dieu du moins ne l'a pas oubliée, pas plus que jamais nous ne l'oublierons.

II

Comprenez-vous maintenant pourquoi sainte Barbe a mérité de devenir votre patronne ? Vous qui représentez, ingénieurs, sauveteurs, militaires, les plus viriles formes de l'énergie, vous pouvez encore puiser, dans l'existence de cette vierge, de hauts et salutaires enseignements.

Ce que vous y trouverez d'abord, ce sera *l'affirmation de la foi*. Si sainte Barbe a su dépasser

toutes les femmes — et bien des hommes — de son temps, si elle s'est surpassée elle-même pour atteindre jusqu'aux suprêmes sommets de l'héroïsme, c'est parce qu'elle se confiait, non point en sa fragilité personnelle, mais en la toute-puissance de Dieu. Il n'est pas de courage sans croyance ; mais, en revanche, plus la croyance est fière, noble, vraie, sublime, plus la force surnaturelle transfigure et soulève les âmes. Voyez plutôt les millions de martyrs qui, par la seule abnégation de leur résistance passive, ont vaincu l'Empire romain.

Il faut une ardente passion pour réaliser des gestes sauveurs, des gestes surhumains ; or il n'est pas de passion plus immense que l'amour de Dieu et de son Christ. Et, bien supérieure en cela à toutes nos tendances humaines, cette passion n'est point aveugle : elle sait pourquoi elle se confie, elle connaît ses raisons de croire. Une étude loyale et sérieuse permet au chrétien digne de ce nom de s'assurer de l'existence de Dieu, parmi les preuves que la Providence a amoncelées dans notre univers matériel. Une étude plus approfondie l'amène à reconnaître que Dieu a communiqué aux hommes des vérités d'ordre surnaturel qui régissent notre devoir comme elles règleront notre destinée. Or Dieu, qui ne peut se tromper, puisqu'il est la sagesse sans bornes, ne peut pas nous tromper non plus, puisqu'il est l'infinie Vérité.

Si donc nous voulons vraiment rester fidèles à nos traditions et à nos principes, si nous voulons devenir toujours plus vaillants, plus généreux, plus forts, étudions la doctrine du Seigneur, faisons glisser au fond de notre âme toutes les réalités substantielles qui nous guideront vers le salut, en nous faisant discerner sûrement les obligations qui en commandent l'accès.

Mais votre douce protectrice veut vous apprendre une autre vertu, et cette vertu, c'est *le courage*. Elle fut diversement intrépide. Contre elle-même, tout d'abord, lorsqu'elle abdiqua les joyeuses espérances qui miroitent à l'aurore de la jeunesse, lorsqu'elle renonça même à son père, pour aller s'ensevelir vivante dans un cloître et se consacrer uniquement à l'austère service de l'Epoux divin. Intrépide, elle le fut à nouveau lorsque vint le moment de se dévouer pour le salut de tous, de renoncer à sa quiétude, de monter sur les barricades, de mourir enfin pour sa croyance et sa vertu.

Vous êtes braves, vous aussi : vos différentes situations l'exigent et vous n'auriez pas choisi les carrières d'abnégation où vous êtes entrés si vous n'aviez pas senti votre cœur cuirassé de ce triple airain dont parlait le poète antique. Demandez seulement au Seigneur que votre bravoure ne soit pas une simple parade humaine. Pour être brave totalement, pour être brave saintement, il importe de remonter à la source de tout courage : au Dieu des forts, au Dieu des armées. Dans les épreuves redoutables, comme celles que nous traversions il y a quinze ans et comme celles qui, peut-être, nous menacent encore, les forces naturelles sont insuffisantes : il faut pouvoir se retremper dans la vigueur du Très-Haut.

Le plus grand exemple d'héroïsme nous a été légué par N.-S. Jésus-Christ lui-même qui s'offrit volontairement au trépas — et quel horrible trépas ! — pour sauver les âmes qu'il aimait. Son immolation entraîna le vieil officier qui, sur le Calvaire, commandait la cohorte de garde, et le centurion fit acte d'apôtre en s'écriant devant la foule hostile : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » C'est encore, croyez-le bien, l'exemple de notre Sauveur qui animait sainte Barbe sur les remparts d'Hippone ; et si la constance de la jeune fille fut inébranlable, c'est qu'elle venait directement des cieux.

Une autre leçon qui s'impose aujourd'hui, c'est celle de *la charité*. La charité est la grande loi, la loi nouvelle, que le Christ a fait rayonner sur la terre et qu'il impose à tous, sans exception. Le christianisme est établi sur cette base fondamentale d'aimer Dieu par-dessus toute chose et d'aimer le prochain comme soi-même, à cause de l'amour de Dieu. Même dans vos travaux les plus durs, même quand vous luttez âprement contre un sinistre, même quand vous êtes appelés à combattre contre l'ennemi qui se rue sur notre territoire, vous pouvez et devez le faire par amour. Ce qu'il vous faut, en effet, considérer, ce n'est pas l'amertume de la tâche, ce n'est pas le gain ou la gloire qui rémunèreront vos efforts, ce n'est pas l'opposition irréductible de races depuis tant de siècles hostiles, c'est le côté positif et providentiel qui idéalise votre œuvre.

Ce n'est pas *contre* quelque chose que vous vous débattez ; ce n'est pas *contre* quelqu'un que vous bataillez : c'est *pour* quelqu'un et *pour* quelque chose. Quand sainte Barbe montait aux créneaux, elle ne maudissait pas les Barbares : elle songeait à ses concitoyens qu'il fallait sauver, à sa patrie qu'il fallait défendre. De même, aux instants les plus durs, nous pouvons concilier en nous les obligations de la défense nécessaire avec la charité chrétienne. Cela ne nous empêchera en aucune façon de remplir tout notre devoir, d'ordonner les destructions nécessaires, de sacrifier, s'il le faut, des vies humaines. La Providence a permis ces ravages, parce que l'humanité est imparfaite et qu'elle a besoin d'expiation. Mais tout cela s'accomplira sans colère, sans aucune pensée personnelle, sans la moindre idée de vengeance, tout simplement parce qu'il le faut et parce que tout cela tend à sauver des âmes qui nous sont précieuses, un honneur qui nous est sacré, une patrie dont nous sommes les fils.

Le courage dans le combat n'exclut nullement la pitié pour ceux qui râlent sous les obus ; elle exclut encore moins la prière pour les soldats des troupes adverses, qui font, eux aussi, leur devoir. Et la prière, c'est la charité, c'est-à-dire l'union suave, par-dessus les horreurs passagères, dans le culte d'un même Dieu, dans l'attente d'un même destin, dans la certitude de la réconciliation éternelle qui libérera les âmes saintes parmi les splendeurs du paradis. Il y a une charité militaire, comme il y a une charité des sauveteurs, comme il y a une charité des ouvriers, comme il y a une charité des Sœurs de St-Vincent de Paul. Et toutes ces charités,

si différentes en apparence, procèdent du même principe comme elles tendent à la même fin : elles se rassemblent et se fondent dans la charité vivante de Dieu.

III

En vous proposant de tels exemples, sainte Barbe vous a indiqué la voie qui mène aux gloires éternelles ; à vous maintenant de l'y suivre et de faire passer dans la pratique journalière de votre existence les vérités suprêmes que nous venons de rappeler.

Vous avez, sans doute, tous, *la foi :* votre seule présence ici est comme un *Credo* en action, comme une affirmation publique et solennelle que vous croyez à ce que l'Eglise enseigne, à ce que Dieu même a révélé. Mais pour que cette foi soit agréable au Seigneur comme à votre Patronne, pour qu'elle produise dans vos âmes des fruits de régénération, de force et de vertu, il est indispensable qu'elle se traduise par des manifestations actives. « La foi qui n'agit point, disait S. Jacques, est morte. » Vous ne voudrez point de cette foi morte qui se limite à quelques formules de catéchisme plus ou moins mal retenues au fond de la mémoire, mais qui jamais ne s'affirme. Votre foi, à vous, est vivante. Vous la féconderez chaque jour, vous la vivifierez en l'illuminant par l'étude des problèmes religieux, par la connaissance de ce qui touche aux dogmes que le Maître nous a transmis pour sanctifier notre vie entière. Un vrai chrétien ne croit pas en aveugle : il sait rendre compte des motifs rationnels, ainsi que des raisons inspirées, qui ont motivé son adhésion aux mystères enseignés par Dieu.

Cela ne suffit pas encore. La foi généreuse se traduit par l'hommage de *la prière*. A quoi vous servirait-il, je vous le demande, de reconnaître que Dieu existe, si vous affectiez d'ignorer Dieu, si vous viviez séparés de Dieu, si jamais vous ne recouriez à Dieu qui, seul, possède le pouvoir de vous faire triompher de vous-mêmes et de vous conduire jusqu'à son ciel ? Il est donc absolument nécessaire de faire monter chaque jour vers lui votre adoration et vos actions de grâces, en même temps que la supplication de votre âme qui a besoin, pour demeurer digne d'elle-même, de tant de secours et de tant de grâces.

A cette prière de chaque jour vous joindrez *l'accomplissement des grands devoirs* que le Maître impose à ceux dont il daigne faire ses fils adoptifs et qu'il appelle à partager les honneurs de son règne immortel. Vous serez fidèles à la messe du dimanche ; vous viendrez, à Pâques tout au moins, et plus souvent si cela vous est possible, recevoir le Corps de Jésus.

Votre foi catholique se doublera du *courage chrétien*. Ce n'est pas à vous, mes chers amis, qu'il faut apprendre ce que c'est que le courage. Votre vie en est imprégnée. Mais à côté du courage matériel, à côté de la bravoure du mineur au fond de la sape, à côté de l'héroïsme des champs de bataille, à côté de l'abnégation du pompier qui se jette au milieu des incendies pour sauver une vie humaine, il y a une autre forme de courage, un courage moral, celui-là, qui, pour être moins empanaché que l'autre, n'en est pas moins difficile, ni moins méritoire, ni moins glorieux. Il consiste à ne jamais se permettre ce que défend la loi divine ; à s'affirmer tel que l'on est, toujours et devant tous, à ne pas transiger avec l'erreur, à ne jamais capituler devant les railleries ni devant les menaces ; en un mot, à rester fidèle à son Dieu.

On rencontre quelquefois des hommes qui ont donné des preuves éclatantes de fermeté dans les plus grands périls et qui ne trouvent plus en eux-mêmes l'énergie élémentaire de résister devant un sourire. Ces hommes-là, certes, vous n'en êtes pas, grâce au ciel. Vous savez que le respect humain n'est qu'une forme, la plus basse et la plus incompréhensible, de la vulgaire lâcheté. Appliquez-vous donc, de toutes vos forces, à ne jamais déchoir aux yeux de votre propre conscience. Restez intrépides contre l'enfer, qui sans cesse vous attaque et que vous repousserez sans trêve ; restez intrépides contre le monde qui s'étonne peut-être de votre piété, afin de ne jamais déserter ni les règles de l'honneur sacré, ni l'obéissance au Seigneur, notre chef souverain.

Votre ascension vers la sainteté se terminera par l'exercice d'une vertu qui les résume toutes, je veux dire *la charité*. Sous son aspect le plus banal, la charité se manifeste par l'aumône, par la générosité envers les malheureux dénués de tout. Cette charité-là est excellente, mais elle demeure incomplète. Donner son argent aux misérables, se priver même pour soulager autour de soi des infortunes est évidemment très louable ; mais, sans négliger ce devoir, il est encore bien meilleur d'apprendre à se donner soi-même. La bonté est un reflet divin qui, sur notre terre de douleurs, tombe directement des cieux. Vous êtes toujours prêts à rendre service à un camarade, à vous dévouer pour un ami, à vous sacrifier pour les grandes causes auxquelles vous vous êtes consacrés. Il suffit de généraliser ces sentiments, de les étendre à tous les humains qui sont nos frères dans le Christ.

Mais si nous voulons en faire une vertu vraiment chrétienne, si nous voulons que nos nobles gestes nous soient comptés pour l'au-delà, il est essentiel de nous accoutumer à agir en vue du Seigneur qui nous aime. La simple philanthropie de ce monde ne suffirait pas à nous obtenir les récompenses surnaturelles. Nous transfigurerons donc nos efforts, en les accomplissant pour obéir aux injonctions du Maître suprême. Nous aimerons notre prochain, non pas seulement en paroles vaines, mais par des actes ; et ces actes nous les accomplirons, non par gloriole, non dans l'espoir d'être payés de retour, mais parce que le Seigneur le désire et que son ciel est à ce prix.

C'est à cette condition seulement que nous conquerrons des droits aux palmes immortelles. C'est à cette condition que, dès maintenant, nous pourrons goûter en secret les joies d'une conscience pure, les plaisirs du bien réalisé, les espérances qui jamais ne se flétrissent. Aimons-nous donc les uns les autres, aimons-nous malgré les divergences inévitables, malgré les hostilités possibles, malgré les froideurs et

les méchancetés qui nous seront opposées peut-être ; mais aimons-nous dans l'amour de Dieu.

* *

Telles seront, mes bien chers amis, les résolutions généreuses que vous emporterez de cette réunion, où nos cœurs ont palpité des mêmes sentiments, où nos âmes se sont élevées à l'unisson jusqu'au ciel d'où le Roi souverain daignait écouter nos prières. Sans doute, le programme est vaste, sans doute son exécution est pénible, mais vous êtes de ceux à qui on ne peut jamais trop demander, car ils sont habitués, depuis toujours, à ne plus compter avec leurs peines, quand il s'agit de vertu et d'honneur. Au surplus, si, à de rares instants, vous vous sentiez inférieurs à la tâche, n'auriez-vous point pour vous relever, pour vous ranimer, l'assistance souriante et active de la Patronne bénie à qui vous avez voulu confier vos destins ?

Il arrive, dans toute existence humaine, qu'on se trouve désemparé, brisé sur des écueils insoupçonnés, accablé sous des trahisons imprévues, déchiré par des deuils amers ou d'écrasantes déceptions. Est-ce le moment de se décourager ? Bien au contraire ; un chrétien n'abandonne jamais le drapeau de la croix dont Dieu lui a confié la garde. L'épreuve, d'ailleurs, est le signe qui distingue les forts et les élus.

Si nous voulons marcher sur les pas de Jésus, il faut nous attendre à souffrir, ainsi qu'il a souffert lui-même. Et si la douleur est trop vive, demandons à sainte Barbe qui maintint la vaillance de ses compatriotes, demandons au bon Dieu lui-même de verser en nous l'énergie qui assurera notre triomphe. Les mauvais jours ne durent guère : restons impassiblement fidèles à notre Patronne et à notre Dieu pendant les heures les plus pénibles, afin de pouvoir leur rester unis quand viendront les heures triomphantes, quand resplendiront les gloires suprêmes et les revanches de l'Eternité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT NICOLAS

Patron des jeunes gens

(6 décembre)

UN MODÈLE POUR LA JEUNESSE

Mes bien chers amis,

Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a tant aimé les hommes, a marqué une prédilection toute spéciale envers la jeunesse. Un jour qu'il passait dans une bourgade galiléenne, il croisa sur sa route un adolescent au front pur et, ajoute le saint Evangile, « l'ayant regardé il l'aima. » Un autre jour, il s'arrêta devant un autre jeune homme qui s'appelait Jean ; d'un geste vainqueur il l'enrôla à sa suite, il le consacra son apôtre. Et cet apôtre de vingt ans fut tout de suite le préféré du Maître : ce fut lui qui connut l'honneur des confidences familières, lui qui obtint le privilège de se reposer sur le cœur de Jésus, lui qui reçut la grâce de demeurer fidèle, même aux heures des reniements et de l'épouvante, lui qui recueillit, après le dernier soupir du Christ, les suprêmes révélations de l'Evangile et de l'Apocalypse. Ce jeune homme était bien, entre tous, « le disciple que Jésus aimait. »

A vrai dire, il n'y a rien d'étonnant à ce que le bon Maître se soit laissé attirer par le charme de l'adolescence. La jeunesse est l'espérance en fleur qui s'épanouit au matin de la vie. Elle possède encore les grâces candides de l'enfance, la simplicité, la faculté de s'enthousiasmer pour de grandes et saintes causes. Mais, déjà, elle ajoute à ces dons quelque chose de plus accusé, de plus viril qui fait pressentir la maturité prochaine. Aussi ne doit-on pas être surpris que Satan, alléché par tant de trésors présents et futurs, dresse ses plus perfides embuscades contre les jeunes, qu'il voudrait englober parmi ses troupes en attendant de se les asservir pour jamais dans les hontes douloureuses de l'enfer. Plus ils sont fiers, plus ils sont purs, plus ils excitent sa convoitise. Il n'y a pas de période dans la vie où la tentation soit plus incessante et plus aiguë.

Mais Jésus qui aime l'adolescence, qui veille lui-même sur elle, en souvenir, sans doute, du temps où il grandissait lui-même à Nazareth, Jésus a délégué un grand Saint comme protecteur de cet âge charmeur et redoutable ; il a confié à ce Saint le soin d'éclairer sa marche encore incertaine, de fortifier ses inconstances, de l'arracher aux pièges du monde pour l'entraîner vers les hauteurs, pour la conduire jusqu'à Dieu. Saint Nicolas, évêque de Myre, a été constitué le céleste protecteur de l'adolescence et c'est dans la vie de cet héroïque pontife des jours anciens que les jeunes des temps modernes doivent chercher, avec l'aide d'En-haut, les grands exemples et les hautes leçons qui sauvegarderont leur fidélité.

I

Dans une ville de Lycie, nommée Patare, deux époux, déjà inclinés vers la tombe, imploraient du Seigneur la grâce de voir leur foyer s'illuminer aux sourires d'un enfant en qui ils se sentiraient revivre. Le fils si désiré leur fut donné enfin et, dès ses premiers jours, la bienveillance du Seigneur se manifesta sur lui. Il n'avait pas encore l'âge de raison que déjà, poussé par un obscur instinct surnaturel, il s'exerçait à l'abstinence, il s'entraînait à la mortification qui dompte les corps et prépare les saintes victoires.

Orphelin de très bonne heure, héritier d'un patrimoine considérable, il ne songea pas un instant à abuser de sa liberté et de ses richesses pour tirer d'une vie facile la plus grande somme possible de plaisirs et de voluptés. Bien au contraire : un beau matin il réunit sur le seuil de son palais tous les pauvres, tous les malades, tous les miséreux de sa cité natale et il répartit entre leurs mains les trésors dont il avait déjà apprécié le néant.

Un jour, un hasard providentiel plaça sur son chemin trois pauvres jeunes filles qu'une misère imméritée allait acculer aux pires décisions et précipiter dans l'abîme. Tout en se cachant, avec cette discrétion délicate qui rehausse la charité vraiment

chrétienne, Nicolas, à trois reprises, accourut au secours de ces malheureuses âmes en péril : il leur assura, avec le pain quotidien, la persévérance dans la vertu, la fidélité à l'honneur.

Il répandait le bien autour de lui, mais cela ne lui suffisait pas encore. Son œil d'aigle considérait comme trop bornés les étroits horizons de la terre ; son âme ardente était impatiente du ciel. Il résolut de se dédier totalement au service de Notre-Seigneur. Pour mieux se rapprocher du divin Maître, il se dirigea vers la Terre Sainte, afin de mettre ses pas dans les traces du Sauveur et d'y recueillir l'esprit de foi et de sacrifice, l'esprit d'abnégation et d'amour qui, seul, transfigure les âmes prédestinées.

Mais le démon ne s'endort jamais : il veillait avec une rage exacerbée autour de ce jeune homme qui aurait pu être si puissant pour le mal et qui s'entraînait au contraire aux luttes austères de la croix. Tandis que le vaisseau de Nicolas cinglait vers le large, sous l'azur des cieux méditerranéens, l'enfer souleva les flots et suscita une violente tempête, afin de faire disparaître celui qu'il ne pouvait parvenir à séduire. Déjà le navire craquait de toutes parts, déjà les vagues l'enserraient dans leurs formidables tourbillons d'écume, déjà la mort étendait ses griffes afin de saisir sa proie, lorsque Nicolas se mit à prier. Il n'est point de puissance égale à celle d'une âme vraiment sainte qui a recours à son Père et se jette, confiante, dans ses bras. Une fois de plus, Lucifer vaincu dut renoncer à sa vengeance : le calme revint sur la mer et le pèlerin put parvenir jusqu'à la Palestine où l'attendaient les ineffables grâces que lui ménageait son Jésus.

Lorsqu'il fut revenu dans son pays, Nicolas, plus encore qu'auparavant, donna l'exemple des vertus héroïques et de la sainteté. Un ordre mystérieux du Seigneur le poussa, quelque temps plus tard, vers la cité de Myre. Là, le vieil évêque du lieu venait de mourir et les fidèles rassemblés, selon la coutume d'alors, pour se choisir un nouveau pasteur, ne savaient trop qui appeler à l'honneur d'une si lourde charge. Sous une inspiration céleste, ils convinrent de désigner celui qui, le lendemain matin, pénétrerait le premier dans l'église. Nicolas, comme à l'ordinaire, avait devancé le lever du jour pour rendre ses hommages au Tout-Puissant. Il fut surpris, saisi, et malgré ses protestations, élevé au pontificat. Dans cette succession prodigieuse d'incidents, la main de Dieu apparaissait d'une manière si manifeste que force lui fut bien de s'incliner.

Sur le siège de Myre, le nouvel évêque fit resplendir un éclatant ensemble d'humbles et de fortes vertus. La gravité de son attitude, la pureté de sa vie, la ferveur de sa piété, l'austérité de son existence, sa générosité et son hospitalité tout évangéliques commandaient le respect et la vénération, tandis que la douceur qu'il savait déployer, même lorsqu'il se voyait contraint de sévir, imposait à ses fidèles l'affection. Il savait se faire tout à tous ; il s'occupait spécialement des plus faibles, des veuves délaissées, des orphelins sans secours. Parfois sa justice éclatait pour sauver des tribuns que la calomnie avait plongés dans les cachots de l'empereur ; d'autres fois sa prodigalité charitable épuisait les trésors de l'Eglise entre les mains des affamés. Il était bon, il était droit, il était fort, il était juste ; c'était vraiment l'envoyé de Dieu.

Mais il est écrit que la paix n'est jamais laissée ici-bas aux âmes vaillantes et bénies : l'épreuve doit les purifier et les raffermir encore. Un édit des empereurs Dioclétien et Maximien ranima bientôt la guerre infernale contre les disciples du Christ, qui s'étonnaient, depuis quelque temps, de ne plus sentir derrière eux la meute sanglante des persécuteurs.

Il était naturel et juste que l'évêque fût en première ligne, à la tête des combattants et des victimes. Arrêté par des satellites, jeté dans un étroit cachot, sans lumière et presque sans pain, il connut longtemps un dur supplice. L'avènement de Constantin lui rendit enfin la liberté.

Bientôt le concile de Nicée lui fournit l'occasion de briller sur une scène plus éclatante. Parmi tous les Pères assemblés des quatre coins de l'univers pour affirmer le dogme chrétien, édicter des lois et poursuivre l'œuvre du Christ, Nicolas s'affirma comme l'un des plus doctes et des plus intrépides. Il souscrivit avec joie aux anathèmes qui frappaient l'hérésie d'Arius ; il se montra sublime docteur comme il s'était avéré père aimant. Mais le vaillant confesseur de la foi sentait peu à peu décliner sa force. Il se traîna jusqu'à son diocèse afin de mourir à son poste. Il se recueillit dans le silence d'une suprême prière ; il entendit, très loin, très haut, les premiers concerts, les premiers appels des anges qui venaient au-devant de lui. Puis il remit son âme aux mains de Dieu en murmurant une fois encore : « C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré ; je ne serai pas confondu. »

II

La première réflexion qui se dégage, en présence d'une vie si entièrement tournée vers Dieu, c'est la pensée de *la pureté*. Nos existences, à nous, trop souvent, sont ballottées entre des courants contradictoires : tandis que nos tendances les plus hautes nous attirent vers les splendeurs immatérielles, vers les jouissances du ciel, il demeure au fond de notre être je ne sais quel lâche désir qui tente de nous ramener vers les plaisirs vulgaires et bas. Trop souvent une jeunesse entière se consume en des alternatives de générosités et de rechutes, parce qu'on ne sait pas, une fois pour toutes, choisir entre le monde et Dieu, et s'en tenir ensuite à son choix.

S. Nicolas, tout au contraire, dès les premiers matins de sa vie, avait mis en balance les pauvres félicités passagères et le vrai bonheur qui ne périra pas. Il avait comparé l'humanité honteuse et criminelle avec le Dieu de gloire et d'amour. Alors il s'était déterminé. Et, une fois sa décision prise, jamais il ne revint sur ses pas, jamais il ne songea à se reprendre.

C'est ainsi que nous devons agir. Nous ne pouvons pas servir deux maîtres, et si nous nous laissons aller à des complaisances coupables envers les sé-

ductions du monde, nous risquerons d'être rejetés par la justice d'un Dieu de qui dépend notre salut et qui n'admet pas de partage. Tournons-nous donc totalement vers le Maître de nos destinées. Abdiquons sans arrière-pensée nos frêles chimères d'ici-bas : fortune, ambition, amusements vains, attachements périlleux ou coupables. Celui qui veut suivre le Christ ne doit pas se laisser égarer par les chants des sirènes terrestres. Quand Jésus se coucha sur la croix, il était dépouillé de tout. Le disciple n'oserait prétendre à être plus favorisé que le Maître. Le vrai chrétien, pour le suivre, doit renoncer, au moins en esprit, à tout ce qui l'éloignerait de lui.

Voilà la pureté sublime, celle qui brave tous les assauts, celle que le Christ glorifiera. Sous une forme plus particulière, elle prend le nom de chasteté et cette chasteté s'impose absolument à la jeunesse, qui doit se passer saintement sans que rien, en elle, puisse offenser les regards du Très-Haut. Mais vous ne serez chastes et purs que si vous fortifiez votre énergie par l'oubli de tout ce qui pourrait affadir et détendre votre âme. Il est des choses qui, sans être interdites en elles-mêmes, nous mettent sur la pente qui glisse vers les gouffres : ces choses-là, renoncez-y, pour l'amour de Notre-Seigneur.

Est-ce à dire que tout espoir, toute joie vous sera défendue ? Non, certes. Quand l'Eglise vous offre S. Nicolas comme modèle, elle ne prétend point vous entraîner, malgré vous, vers l'immolation d'un sacerdoce où Dieu ne vous appelle pas peut-être ; elle vous promet encore moins les honneurs de l'épiscopat comme prix de vos premiers sacrifices. Elle vous demande seulement de ne pas vous attacher aux satisfactions de la vie présente, de ne pas en faire votre but. Lorsque vous aurez mis de côté les allégresses perverses, il vous restera néanmoins assez de bonheurs légitimes. Sachez en user modérément, sans que cela vous fasse perdre de vue le terme idéal et sacré où vous devez aboutir.

S. Nicolas vous conseille aussi l'accoutumance aux *durs labeurs* qu'il a pratiqués lui-même. Le travail est la loi expiatrice et féconde imposée au monde coupable pour son rachat et pour son salut. Le travail est le grand dérivatif aux excès d'énergie qui bouillonnent en vous. Le travail, si vous savez bien le comprendre et si vous le réalisez pour vous soumettre aux volontés du ciel, est, à sa façon, une prière, puisqu'il est l'accomplissement des vues que la Providence a sur vous.

Quelles que soient les apparences qu'il revêt, le travail est non seulement une nécessité vitale, il est une œuvre bénie que nous pouvons facilement surnaturaliser par un acte d'amour. L'apprenti dans un atelier, le mousse à bord de son navire, sont à même de conquérir autant de mérites que le collégien dans son école, l'étudiant à sa Faculté. Il n'a besoin, pour cela, que d'accepter joyeusement la situation que Dieu lui a faite, de se conformer aux règles et aux ordres donnés par une autorité qui découle de l'Eternel, de porter sa croix allègrement en offrant ses peines au bon Dieu.

On a trop de tendances à ne considérer l'effort que par rapport aux résultats immédiats, au pain de chaque jour qu'il faut gagner, à l'avenir qu'on se prépare. Cela n'est nullement mauvais, mais cela ne saurait suffire. Travaillons pour remplir notre devoir sur terre, pour sanctifier et grandir notre âme, pour faire ce que le Seigneur veut.

Il nous faut, enfin, tirer de la vie de S. Nicolas la grande leçon de *l'obéissance.* Celui qui, durant son existence entière, se montra soumis aux désirs d'En-Haut jusqu'à sacrifier tous ses biens, jusqu'à courir tous les dangers, jusqu'à se résigner à porter le fardeau d'un pontificat dont les responsabilités le faisaient frémir d'avance, jusqu'à braver la persécution et les cachots, jusqu'à courir au-devant du martyre, celui-là nous prêche constamment la vertu de docilité. Cela, d'ailleurs, est conforme à l'ordre. Dieu n'a pas voulu que chaque être humain puisse agir à sa fantaisie, indépendamment de ses semblables. Il a subordonné chaque homme à l'autorité d'autres hommes, qui doivent s'incliner à leur tour devant un pouvoir supérieur, jusqu'à ce qu'on parvienne enfin au chef suprême, au Pape qui, lui-même, sera jugé par Dieu sur la façon dont il aura rempli sa tâche.

En ce qui vous concerne plus particulièrement, le Seigneur vous a imposé une sujétion plus spéciale à l'égard de votre famille, qui a mission de vous diriger et de refréner vos écarts. Cela est, pour vous, un grand bienfait, car votre inexpérience vous entraînerait bien souvent aux désillusions, aux déchéances, au malheur. Puisque telle est l'universelle loi, ayons à cœur de nous y soumettre, non pas avec des murmures d'impatience, non pas avec une résignation contrainte et douloureuse, mais avec la générosité ardente qui est une des qualités de votre âge et qui multiplie vos mérites en allégeant les charges qui pèsent sur vous. Obéissez avec gaieté et empressement, obéissez à vos parents, à vos directeurs, aux législations de votre pays comme aux directives de l'Eglise ; obéissez pour l'amour de Dieu.

III

Tous ces principes sont incontestables ; mais il s'agit, mes chers amis, de les faire passer dans la pratique de votre existence journalière. Et cela ne va pas sans quelques petites difficultés. Nous sommes très portés, en effet, à souhaiter — et même à nous imaginer peut-être — qu'il suffit de nous remettre nonchalamment dans les mains de quelque saint protecteur pour être préservé de toute tentation. Il y a, dans cette idée, quelque chose de très profondément vrai : l'aide des saints est infiniment précieuse, l'intercession de la Sainte Vierge est souveraine, la grâce de Dieu est indispensable à notre salut. Mais cela ne nous dispense nullement de l'effort personnel que le divin Maître a posé comme condition première de notre salut. Notre-Seigneur nous a bien avertis que ce ne sont pas ceux qui se bornent à crier : « Seigneur ! Seigneur ! » qui remportent le royaume des cieux ; et la sagesse des na-

tions lui fait écho en répétant son vieil axiome : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Nous compterons donc, avec une confiance assurée, sur l'appui de S. Nicolas, notre Patron, comme sur la bienveillance de Marie, notre Mère, comme sur la tendresse de notre Père qui règne aux cieux. Mais, pour nous rendre agréables à leurs yeux et pour mériter leurs encouragements, nous commencerons par les gagner à force de prières et de courage. Rien ne saurait nous empêcher de combattre, avec la protection divine ; et nous devons porter principalement notre effort sur les points les plus menacés par l'adversaire qui ne se relâche jamais et qui renouvelle toujours ses tentatives. Une vigilance incessante, une énergie inébranlable s'imposent d'abord pour parer au danger suspendu sur votre adolescence, c'est-à-dire les séductions fleuries et vénéneuses qui cherchent sans cesse à vous corrompre.

Il y a des livres, des revues, des journaux, qui peuvent porter un coup mortel à votre âme : vous ne devez jamais, sous aucun prétexte, vous permettre de pareilles lectures. Il y a des théâtres, des cinémas, des bals qui sont un piège pour votre candeur ; et l'on pourrait même poser en principe que tous les théâtres, tous les cinémas, tous les bals sont malsains, même si, par hasard, ils ne sont pas foncièrement mauvais. Votre devoir est de renoncer à ces distractions douteuses ou coupables d'où vous ne pourriez vous retirer qu'avec un cœur attristé et flétri. Il y a des camarades pervers, des sociétés dévoyées que vous rougiriez de fréquenter en public : n'oubliez pas que l'œil du Très-Haut est sans cesse fixé sur vous, et que vous ne pouvez pas vous autoriser à faire secrètement ce que vous ne voudriez pas accomplir en pleine lumière.

Mais votre principal ennemi, c'est en vous-mêmes que vous le portez. Votre ardeur, votre inexpérience, les entraînements de votre âge risquent perpétuellement de vous précipiter dans le péché mortel. Il faudra donc savoir vous dompter vous-mêmes. Fuir les occasions extérieures du péché, c'est excellent, c'est indispensable ; mais ce qui, plus encore, est capital, c'est de ne jamais lâcher les rênes à son imagination ni à son cœur ; c'est d'orienter son esprit vers les choses élevées et sublimes, c'est de contraindre sa volonté à cheminer sans déviation dans l'étroit sentier marqué par Dieu. Cela est dur et cela coûte ; mais c'est la seule manière de rester fidèle, et la pureté est à ce prix.

Votre tâche vous sera facilitée si, à une piété sans défaillance, à une prudence infatigable, à une énergie qui jamais ne se démentira, vous savez joindre le labeur, qui vous maintient en présence de Dieu, qui occupe et règle vos pensées, qui use utilement et absorbe le trop-plein de vos forces en effervescence. Demandez à S. Nicolas qu'il vous inspire le goût du travail, ce goût qu'il possédait lui-même à un degré si éminent, car il fut un grand ouvrier de la parole et de la plume, et son œuvre de docteur et de pontife égale en grandeur les peines qu'il prit pour élaguer dans son âme les moindres attaches au péché.

Ce n'est pas en vain que l'Eglise l'a désigné comme le modèle de la jeunesse scolaire et étudiante. Elle a voulu ainsi indiquer, aux jeunes privilégiés du talent ou de la fortune, qu'ils ne doivent pas s'élever au-dessus de leurs frères voués à des tâches plus humbles, à de simples labeurs manuels. Les uns et les autres sont également responsables des œuvres diverses qu'ils ont la charge de mener à bien ; les uns et les autres sont les sujets de Dieu et restent comptables devant lui des sciences ou des talents qu'ils ont acquis grâce à sa bonté et qu'ils doivent faire tourner à sa gloire. Si même quelques-uns d'entre eux sont exposés à une sentence plus rigoureuse du Juge suprême, ce sont les écoliers, les étudiants, ceux qui tirent peut-être vanité de leurs apparents privilèges. Il sera, en effet, demandé davantage à ceux qui ont reçu davantage ; les savants, les docteurs, les chefs, auront plus tard, en quelque sorte, charge d'âmes, à l'égard des multitudes qui devront marcher à leur suite. Raison de plus pour ne pas perdre une minute du temps précieux destiné à vous préparer aux grands devoirs de l'avenir.

L'assiduité à votre tâche se complètera par la docilité avec laquelle vous exécuterez vos divers labeurs suivant les ordres qui vous seront donnés. Nous parlions, il y a quelques minutes, de l'obéissance telle que S. Nicolas l'a pratiquée toute sa vie. On est bien forcé de convenir que cette vertu n'est plus guère à la mode. Un vent d'indépendance a soufflé, qui ravage les sociétés modernes : chacun ne veut plus agir qu'à sa guise et chacun redoute surtout de paraître soumis à quelque autre. Gardez-vous de la contagion actuelle : il est des modes néfastes qui produisent plus de désastres, plus de ruines et de deuils qu'un cyclone. Dans un groupement où nul ne veut obéir, comment pourra-t-on trouver cette solidarité, cette union des esprits et des affinités qui, seule, peut assurer le succès de l'œuvre commune ?

La plus élémentaire loyauté vous contraint d'ailleurs à reconnaître qu'il y a au-dessus de vous des hommes plus instruits et plus forts qui ont des droits à votre respect. Le moindre sens catholique vous oblige à vous incliner sous la main de ceux qui ont reçu de Dieu le pouvoir de vous diriger pour vous conduire au terme du salut. Les vertus qui étaient fécondes et bénies, il y a quinze siècles, n'ont pas perdu, en vieillissant, leur importance ni leur sainteté. Laissez donc à d'autres les désirs de liberté outrée, les attitudes de révolte. En dépit du goût dépravé des jeunes générations présentes, restez de ceux qui savent obéir, parce que la soumission est divine, parce qu'elle assure des victoires, en ce monde et dans l'éternité.

* *

Nous avons plus particulièrement insisté sur les exemples de votre saint Patron qui s'adaptent de façon spéciale à votre âge, qui correspondent plus adéquatement à la situation, providentiellement voulue, où vous vous trouvez aujourd'hui. Mais il va sans dire que ces indications seraient incomplètes si vous n'appuyez pas ces vertus de l'adolescence sur la base des vertus générales dont la pratique s'im-

pose à l'humanité tout entière. La sainteté que Dieu attend de nous n'est pas une collection de qualités éparses, parmi lesquelles chacun peut, à son gré, choisir celles qui lui sourient davantage, sauf à se désintéresser des autres. La sainteté chrétienne forme un bloc, dont on ne saurait rien distraire sans le désagréger aussitôt.

Dans votre élan vers l'idéal, dans votre lutte pour le ciel, vous aurez donc soin, ainsi que le fit S. Nicolas et tous les saints avec lui, de travailler à acquérir une foi éclairée et vigoureuse, un espoir confiant, une généreuse charité. Vous saurez devenir humbles et doux, justes et forts, prudents et dévoués : en un mot, vous modèlerez votre vie sur celle du Maître, qui façonnera votre âme pourvu que vous vous laissiez plier sous sa douce et puissante main. Et vous n'oublierez pas surtout que les résolutions sont faciles à prendre dans un moment de ferveur, mais qu'elles sont plus pénibles à tenir dans les réalités monotones de chaque jour. Persévérer : voilà le dernier mot de la vie chrétienne. Or, si vous voulez persévérer, il vous faudra vous méfier des illusions et des chimères, il vous faudra rester sans cesse en garde contre le monde et contre vous-mêmes ; il vous faudra enfin vous réfugier, sans hésitation et sans trouble, sous la protection de l'Eternel, qui sourit à votre avenir, qui bénit vos jeunes ardeurs et qui, jamais, ne vous délaissera. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

DEUXIÈME ANNÉE

I

1er Dimanche de l'Avent

LES TROIS AVÈNEMENTS DU MESSIE

De toutes les pensées que l'Eglise propose à nos méditations pendant le temps de l'Avent, la plus fréquente, la plus salutaire, est, sans contredit, la pensée des trois avènements de Notre-Seigneur. Et l'on peut dire en toute vérité que dans la liturgie de ces quatre semaines tout nous rappelle la triple venue du Fils de Dieu parmi les hommes.

I

Le premier de ces avènements s'est opéré par le ministère de Marie ; Jésus s'y est manifesté au monde sous sa forme passible et mortelle.

Le second est tout intérieur. L'Eglise l'opère par l'efficacité de ses sacrements et par le don du Saint-Esprit à chaque fidèle.

Le troisième, extérieur comme le premier, aura lieu à la fin des temps, quand le Sauveur des hommes reviendra glorieux pour juger les vivants et les morts.

La *nativité* du Sauveur, la *sanctification* de nos âmes, le *Jugement dernier,* telles sont donc les trois pensées qui doivent occuper nos âmes, les nourrir, pendant ce saint temps.

Ce qui nous frappe en premier lieu dans ces différents avènements, c'est le contraste et la ressemblance, tout à la fois, qui règnent entre le *premier* et le *troisième* avènement.

Dans le premier de ces avènements, le divin Sauveur vient *pour* les hommes ; dans le troisième, selon la remarque de S. Bernard, il viendra *contre* les hommes. A Noël, le fils de Marie vient comme un agneau ; à la fin des temps, il viendra environné de tout l'éclat d'une grande puissance et de sa majesté. Et, si le jour de la Nativité du Sauveur est un jour de joie et d'allégresse universelles, l'Eglise appelle celui du jugement « un jour de colère, duquel David et la Sibylle ont dit qu'il doit réduire le monde en cendres. »

Ces différences laissent pourtant subsister un trait commun.

Au jour où le Messie vint délivrer et sauver la race humaine, les vérités étaient si diminuées chez les enfants des hommes que le genre humain marchait à sa ruine. La connaissance du vrai Dieu allait s'obscurcissant de plus en plus et l'idolâtrie embrassait toute la création dans les objets de son culte adultère. Une morale hideuse était la conséquence d'une si grossière religion. L'homme était sans cesse armé contre l'homme, et l'ordre social n'avait d'autres garanties que l'esclavage et l'extermination.

Or, tout cela se renouvellera à l'approche du troisième avènement du Messie. Alors, la terre sera désolée de nouveau, les hommes corromperont encore leurs voies, et avec une culpabilité d'autant plus grande que le Verbe de Vie aura lui davantage à leurs yeux. Une impuissance de bien vivre saisira les nations, il y aura de grands scandales ; la lumière de plusieurs se changera en ténèbres, la foi diminuera, en sorte qu'au moment où le Fils de l'Homme paraîtra, il aura peine à la trouver encore sur la terre. (Luc, XVIII, 8).

Telles sont les oppositions et ressemblances que chacun découvre sans peine entre le premier et le troisième avènement du Fils de Dieu.

II

Mais, entre ces deux extrêmes, il est, je vous l'ai déjà dit, un autre avènement intermédiaire, celui-là intérieur, mystérieux et spirituel. Il s'opère dans l'esprit ; seul il nous apporte la vie de Jésus-Christ, la vie surnaturelle et éternelle ; seul il applique immédiatement à chaque fidèle et à toute l'Eglise la grâce des autres.

C'est de ce second avènement intime et caché qu'il est écrit : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

Il est incontestablement plus important que le premier, puisque le premier lui est subordonné comme à son but et à sa fin. En effet, si Jésus est venu prendre chair dans le sein de Marie, c'est afin de pouvoir naître en chacun de nous, dans la communication de la vie et de la sainteté divines. Il est aussi plus important que le troisième, puisque celui-ci ne fera que sanctionner le second et manifester au grand jour ce que le second aura laissé de bien ou de mal dans le secret de nos consciences.